

AVERTISSEMENT

Ce livre n'est pas une biographie classique. Pour raconter le parcours de Charles Trenet, j'ai choisi de faire débiter chaque chapitre par des souvenirs personnels, parfois à peine croyables, toujours vrais pourtant – je le jure.

Pendant près de deux décennies, j'ai été l'un des témoins d'un art de bien vivre auquel Trenet est resté résolument fidèle. « Quand on a rêvé sa vie, il faut vivre son rêve », disait-il. Telle était sa devise. Elle est devenue celle de ceux qui, comme moi, ont eu le privilège de descendre, en sa compagnie, en son jardin extraordinaire.

Aux yeux et aux oreilles de nombre d'entre nous, il est, sinon le plus important, du moins l'un des auteurs-compositeurs-interprètes majeurs du siècle écoulé. Il a signé plus de mille chansons et soixante d'entre elles ont fait le tour du monde. Qui dit mieux?

Dans les pages qui suivent, j'ai voulu vous donner à voir l'homme au-delà de l'œuvre.

Charles Trenet a chanté la joie et l'a vécue, à sa manière. Loin de ses chansons, le poète a cultivé la solitude, interrompue le temps de quelques verres entre amis. Dans ces instants qui se prolongeaient souvent pendant des heures, il a montré son appétit

pour des plats de gourmet, mais aussi pour la vie. Grâce à lui, je me suis nourri d'anecdotes savoureuses, en particulier sur quelques légendes du siècle que le destin l'avait amené à côtoyer.

Mon ambition : faire découvrir au-delà de l'image d'Épinal – ou plutôt de Narbonne – un « Fou chantant » qui était aussi un sage. Loin de la scène et des micros, cet homme était discret, pudique. Il a connu, comme nous tous, des moments de tristesse, des soucis. Des cauchemars ont hanté ses nuits. Quand il souffrait, il se taisait, se cachait et digérait l'épreuve. Il est toujours parvenu à éloigner ces idées noires, grâce à une petite flamme qui n'a jamais cessé de briller au fond de ses yeux si bleus.

Il n'a jamais répondu aux mensonges, aux rumeurs qui ont circulé à son propos. Il s'en moquait, jugeant inutile de perdre son temps en polémiques. « On ne devrait toujours parler que de ce qu'on aime, disait-il. L'oubli et le silence sont la punition qu'on inflige à tout ce qui vous a paru laid et vulgaire dans sa promenade à travers la vie. »

Ainsi était Charles Trenet. Un philosophe du bonheur...

Des larmes au rire

C'était le 19 février 2001, il y a dix ans. Je m'en souviens comme si c'était hier. Il était un peu plus de 7 heures du matin. Le téléphone sonne. Je décroche. Une voix que je connais bien me dit simplement : « C'est fini. » Elle me confirme ce que j'avais compris avant la sonnerie : le poète vient de rejoindre les étoiles qu'il a si souvent chantées. Quelques minutes plus tard, Georges, son fidèle secrétaire depuis vingt ans, qui deviendra son légataire universel, m'appelle à son tour de l'hôpital de Créteil. Il me charge de prévenir la presse. Je commence par adresser au rédacteur en chef de l'AFP le communiqué suivant :

« Le Fou chantant a rejoint le ciel et les étoiles. Charles Trenet s'est éteint paisiblement dans la nuit du 18 au 19 février 2001, des suites d'une seconde attaque cérébrale, dont il avait été victime huit jours plus tôt. En près de soixante-dix ans de succès, le père de la chanson française a composé plus de mille chansons, dont une centaine ont fait le tour du monde. »

Trois minutes plus tard, mon téléphone sonne. En trois jours, je vais donner, à la télévision et à la radio, une quarantaine d'interviews. J'effectue ce marathon médiatique à la demande de Georges.

L'homme qui m'a prévenu tout de suite, et en premier, s'appelle Gérard Davoust. Il est le président des éditions Raoul Breton, l'éditeur historique des chansons de Charles Trenet et de quelques autres. Pour les auteurs, compositeurs et interprètes, cet homme de l'ombre est un soleil. Son rayonnement n'est pas seulement professionnel. Cet amoureux de la chanson d'hier, d'aujourd'hui et de demain est aussi un fin connaisseur de l'âme humaine, en particulier celle des poètes. Comme les privilégiés qui connaissent Trenet au-delà de ses chansons, il l'admire et l'affectionne. Dix mois plus tôt, le 20 avril 2000 vers midi, il m'a appelé pour le rejoindre au Fouquet's, où il déjeune justement avec Trenet. J'ai déjà un rendez-vous, mais je confirme, sans hésiter, que j'arriverai pour le pousser-café. Le premier d'une longue série, pour Charles, quand il est à table avec des amis...

À peine suis-je assis que, l'air gourmand d'un éternel enfant de quatre-vingt-six printemps, Charles me lance sa dernière idée : il a décidé d'enregistrer un disque où ses plus célèbres chansons seraient entrecoupées de confidences sur sa vie et sa carrière. Il m'a choisi pour les recueillir au micro. Il a d'ores et déjà trouvé le titre de cet album d'un genre nouveau : « Inter (Tre) net ». Il évoque ensuite mille sujets, parle de l'actualité, de Cocteau, de Prévert. Soudain, ses yeux profondément bleus se fixent sur les miens et il me lance, mi-nostalgique mi-philosophe :

— Le Fou chantant est mort. Je ne veux plus chanter.

Je m'étonne, lui demande d'en dire plus. Il change de sujet et revient à Jacques Prévert. Il est en train de relire ses poèmes, qu'il affectionne mais auxquels il trouve néanmoins quelques défauts. Il promet de me donner des explications, un autre jour.

Le soir même, je lui adresse un mot de remerciements, confirmant mon enthousiasme sur ce projet de CD. Le lendemain après-midi, Georges, son secrétaire, m'appelle, très inquiet. Charles a été victime d'un malaise, chez lui, à Nogent-sur-Marne. À l'instant de boire son café, il a été incapable de tourner la cuillère dans la tasse. Georges a proposé d'appeler un médecin, mais a essuyé un refus sans appel. Fidèle à un principe énoncé par Gabriel Chevallier dans son roman *Clochemerle*, Trenet pense qu'en médecine il y a l'aspirine, et rien d'autre. Il a avalé deux cachets, puis est allé faire une sieste.

Le lendemain matin, ça ne va pas mieux. Son état s'est même aggravé. Le poète, qui a toujours su manier les mots comme personne, ne parvient plus à enchaîner deux phrases cohérentes. Il accepte enfin de recevoir un médecin, qui décide de l'envoyer aussitôt, pour des examens complémentaires, à l'hôpital de Créteil, proche de chez lui. L'illustre patient refuse. Ce sera l'Hôpital américain de Neuilly ou rien ! Hélas, il n'y a plus la moindre chambre libre dans le prestigieux établissement. Mais une intervention auprès d'un « grand patron » permet, en fin de matinée, de débloquer la situation. À l'arrivée, les examens sont formels : Charles a été victime d'une attaque cérébrale. Les chances de survie au-delà de quelques jours sont minimes.

Trois semaines plus tard, Charles hurle. Pas de douleur, mais parce qu'il trouve la nourriture mauvaise et le matelas inconfortable. Si cela ne change pas, il refusera de régler la note ! Les amis qui viennent le voir depuis son hospitalisation sont rassurés. S'il entre dans des colères qui frisent la mauvaise foi, c'est qu'il va mieux ! Beaucoup mieux. On parle de miracle. Cette amélioration que nous espérions sans

y croire est simplement la conséquence de la santé de fer de celui qui affirme avoir choisi pour épitaphe :
« Né poète, mort athlète. »

*

Pour tenter d'éliminer les séquelles de cette attaque, les praticiens décident de le transférer, pour quelques semaines, dans une clinique discrète, proche de Paris. La rééducation vire au cauchemar pour l'équipe médicale. Charles me téléphone, se plaignant d'être séquestré. Il veut absolument quitter ce mouvoir le plus vite possible. Il me supplie d'appeler M^e Paul Lombard au secours. Il est l'un des plus grands avocats de France, donc l'un des plus occupés. Par amitié pour un poète qu'il admire et affectionne, ce maître du barreau annule tous ses rendez-vous et prend le chemin de ce que Trenet appelle sa « prison ». Une plaidoirie improvisée, mais très convaincante, suffit à dénouer la situation.

Quelques jours plus tard, Charles rentre enfin chez lui. Peu à peu, il recouvre l'usage de la parole et d'une partie de ses membres. Un bras demeure paralysé, mais qu'importe : son amour de la vie est plus fort que tout. Il décide de sortir, comme par le passé. Il déjeune à nouveau dans les restaurants qu'il affectionne. Le 4 novembre 2000, jour de la Saint-Charles, il se rend au Palais des congrès de Paris et assiste à la première d'une série de concerts d'un ami qu'il admire, Charles Aznavour. Son élocution difficile ne l'empêche pas, ce soir-là, de répondre aux questions des journalistes. Certains s'étonnent qu'il accepte de se montrer ainsi diminué devant les caméras. Il hausse les épaules. C'est la vie qui va...

Charles passe l'automne, l'hiver puis le printemps entre la Provence et la Côte d'Azur. Il circule entre ses villas d'Antibes et d'Aix-en-Provence, à bord de l'une des quatre voitures qu'il a achetées depuis ce que les disciples d'Hippocrate appellent sa « résurrection ». La voix est plus faible, mais la nostalgie d'un passé joyeux devient de plus en plus forte. Au début de l'année 2001, je le retrouve une fois encore au Fouquet's. Il mange de bon appétit, mais les repas durent moins longtemps que naguère.

Avant de quitter la table, il dessine sur une nappe, à la demande du directeur du restaurant, son légendaire autoportrait. Il le dédicace à Diane Desseigne, la maîtresse des lieux, en lui souhaitant un bon anniversaire. Tétraplégique depuis un accident d'avion six ans plus tôt, elle vit dans un fauteuil roulant. Elle sort rarement de chez elle, mais Dominique, son mari, a décidé de la célébrer le 9 janvier, en compagnie de ses plus chers amis. Le dessin de Trenet figure parmi les cadeaux qu'elle recevra ce soir-là. Ce sera, pour elle aussi, une dernière, puisqu'elle nous quittera le 18 mai 2001. Le jour même où Charles aurait eu quatre-vingt-huit ans.

*

Comment ne pas être troublé par cette coïncidence? Mais il en est une autre, tout aussi surprenante... Le 10 février 2001, il est à peu près midi et demie lorsque Georges m'appelle, la gorge serrée, pour m'annoncer que Charles est de nouveau hospitalisé. Le matin, il a été victime d'une seconde attaque cérébrale. Les médecins l'ont transféré à Créteil dans un état semi-comateux. Je suis alors en route pour déjeuner chez Carole Amiel, la

dernière compagne d'Yves Montand. Un souvenir me revient aussitôt en mémoire : dix ans auparavant, le 9 novembre 1991, la rumeur de l'agonie du poète et de sa fin imminente avait couru toute la matinée. Il avait appelé ses amis pour les rassurer juste avant qu'une dépêche annonce la mort d'Yves Montand. À ses débuts à Marseille, alors qu'il se produisait encore sous son vrai nom, Ivo Livi, il imitait le Fou chantant. Depuis, il n'avait cessé d'être un incontournable de son répertoire, comme de celui de Jacques Brel, Georges Brassens, Léo Ferré et tant d'autres.

*

Ces deux anecdotes ont-elles une signification précise? Faut-il y voir la patte de l'âme du poète, ou celle de Dieu? À la question : « Croyez-vous en Dieu? », Charles a un jour répondu par l'une des pirouettes dont il avait le secret :

— En tout cas, Il croit en moi. Je ne vois pas d'autre explication aux bonheurs qu'Il m'a réservés.

Le bonheur, Charles l'a chanté pendant près de soixante-dix ans. L'un de ses couplets évoque le bonheur qui ne passe qu'une fois. Il ajoute : « Prenez-le quand il vous tend les bras. » L'amoureux de la vie qu'il était n'a jamais cessé de le saisir, et plus d'une fois. Le rire l'a toujours accompagné sur sa route enchantée. Les drames, les larmes n'ont pas manqué, mais il n'en a jamais fait état publiquement, ni même avec ses proches. Ainsi, quand un ami disparaissait, on l'informait aussitôt. Il n'ajoutait pas un mot, puis s'enfermait. Seul. Pour vivre son chagrin, sans le moindre témoin. Il n'était pas question que qui que ce soit, aussi intime fût-il, le prenne en flagrant délit de tristesse.

On reparlait ensuite du défunt, en évoquant le souvenir des instants joyeux. Lui rendre hommage, c'était parler des moments heureux passés ensemble, pour toujours présents au fond du cœur.

Je me souviens en particulier des obsèques de Mme Raoul Breton, dite « la Marquise ». Elle était devenue l'éditeur des chansons de Charles en 1959, au lendemain de la disparition de son mari. En juin 1992, aux obsèques de cette femme éternellement riieuse, sa famille, ses fidèles étaient tous là, de Charles Aznavour à Sheila, en passant par Gérard Davoust, Jean-Jacques Debout et Louis Amade. Charles, en revanche, brillait par son absence.

En fait, il était dans sa voiture, garée à quelques dizaines de mètres. Il était présent, mais par la pensée. Quand nous sommes sortis du petit cimetière de Montfort-l'Amaury, il est entré aussi discrètement qu'il était arrivé. Il s'est alors recueilli sur la tombe. Seul. Sans témoin, et loin des paparazzis. Une demi-heure plus tard, nous l'avons retrouvé. Sans ajouter un mot, il a invité quelques-uns d'entre nous à déjeuner dans une auberge voisine. Jusqu'à 18 heures, il nous a fait hurler de rire en racontant, avec une mémoire prodigieuse, cinquante années de joyeux souvenirs avec Raoul Breton et cette petite femme pleine d'énergie et de joie, que Jean Cocteau ou lui-même, il ne savait plus très bien, avait surnommée « la Marquise ».

*

Ceux qui, en de telles circonstances, prônent la retenue seront peut-être choqués. Mais c'était aussi cela, Charles Trenet. Il affirmait souvent que la vie est un rêve, traversée de temps à autre par un cauchemar. On le digère, puis le rêve recommence. Il a

fait de cette formule son quotidien. Il lui est demeuré fidèle, jusqu'à ses derniers moments.

*Chante, la vie n'est pas méchante
Mais quand elle nous enchante
Il n'est rien de plus beau...*

Cette chanson, « Ma philosophie », est hélas méconnue. L'auteur aurait été en droit de l'intituler plutôt « Ma philosophie du bonheur ». Les paroles correspondent exactement à son art du bien-vivre.

Je fais partie des quelques privilégiés qui, pendant les vingt dernières années de son existence, l'ont régulièrement observé, ont retenu les paroles, mais aussi la leçon. Je n'étais pas là au début, mais je suis certain qu'il a toujours été comme ça, que toute ressemblance entre les scènes observées par moi et les scènes vécues par ceux qui l'ont connu en d'autres temps n'est pas fortuite.

Comme le Fou chantant, je suis convaincu que, lorsque le destin le permet, il n'existe pas d'autre solution pour profiter au mieux de « la vie qui va ». En disciple appliqué, je m'efforce de suivre la route tracée par ce philosophe du bonheur. En gardant, comme il le recommandait, quelques sourires pour se moquer des jours sans joie.

Une clé du bonheur

Années 1980. Charles chante ce soir à Besançon. Il ne s'est pas produit depuis plus de trente ans dans la ville où sont nés Victor Hugo, Louis Lumière et Henri Weil. Ce dernier nom ne dira rien aux non-initiés, pourtant sa place dans la galaxie Trenet est aussi importante que celles du poète et de l'inventeur du cinématographe dans l'histoire des arts. Cet industriel de Besançon, spécialisé dans le vêtement masculin, voue au Fou chantant un culte sans limites. En 1938, adolescent, il découvre « Je chante », « Fleur bleue » et « Y a d'la joie ! ». Son existence en est bouleversée. Depuis, il ne vit que par Trenet. Monique, sa femme, et leurs trois enfants ont fini par s'y habituer, mais, dès que l'on parle de Charles, cet homme d'affaires réputé pour son sérieux auprès des professionnels et des politiques devient fou. C'est du moins ce que dit son entourage, en le découvrant fébrile, les yeux brillants, le sourire aux lèvres, le souffle haletant. En fait, il vit pleinement cette philosophie du bonheur. Comme le poète, il affirme que, quand tout va mal, quand tout est gris, quand tout semble s'acharner contre vous, il faut continuer à afficher son émerveillement devant les choses de la vie, comme la fraîcheur d'une rose ou l'éclat d'un sourire.

Le 5 février 1945, à la fin d'un récital à Bobino, il est parvenu à se glisser dans la loge de son idole pour lui dire son admiration. Un coup de foudre d'amitié réciproque. Son langage direct, sa joie de vivre évidente, son sens de l'humour et de la dérision en parlant de sa jambe blessée pendant la guerre, séduisent aussitôt Charles Trenet. Il lui propose de se joindre à un groupe d'amis pour un dîner d'après-spectacle. La conversation qui débute ce soir-là se poursuivra pendant plus d'un demi-siècle, jusqu'à leur disparition, en 2001, à trois semaines d'intervalle. Ensemble, ils vont beaucoup rire, parfois de canulars dignes de « La Caméra invisible ». Charles s'amuse un jour à pasticher le titre de l'une de ses chansons pour offrir un slogan à Luc Saint Alban, l'entreprise d'Henri. « La vie qui va » devient ainsi « L'habit qui va ». Il s'esclaffe aussi de bon cœur lorsqu'il voit Henri, insignes de commandeur de la Légion d'honneur à la boutonnière, se précipiter vers le premier venu et lui sauter au cou avec un grand sourire en le tutoyant. Sans laisser le temps à son interlocuteur de revenir de sa surprise et de lui répondre, Weil lui dit son plaisir de le retrouver. Dans la foulée, il lui reproche de ne pas lui avoir téléphoné depuis si longtemps. La minute de dialogue qui suit dure des siècles pour la pauvre victime qui n'ose avouer ne pas reconnaître ce « si vieil ami ». Et pour cause : ils ne se sont jamais vus ! On se sépare après un dernier signe de la main, en se jurant de se retrouver vite. Ce qui, bien entendu, n'est pas près de se produire...

*

Pendant cinq décennies, Henri Weil va être l'ami le plus assidu aux concerts de Charles, en France

ou à l'étranger. Il connaît par cœur son répertoire, et ne se contente pas de le fredonner dans sa salle de bains. Grâce à Roger Pouly, l'un des pianistes qui accompagnent Trenet sur scène depuis le début des années 1970, Henri dispose d'une cassette où sont enregistrés les play-back d'une quinzaine de chansons. Bien avant la naissance du karaoké, Weil donne ainsi régulièrement des récitals d'une trentaine de minutes, dans son salon, devant des copains, ou au hasard de ses vacances dans les Club Med du monde entier. Quand Charles apprend qu'il s'est produit devant des GO et des GM, sur une île perdue à l'autre bout du monde, il soupire en souriant :

— Encore une salle où je ne pourrai pas me rendre avant deux ans !

La passion d'Henri Weil est telle qu'il lui est impossible de refuser une augmentation au personnel de son usine lorsque ses équipes manifestent sous les fenêtres de son bureau sur l'air de « Y a d'la joie ! ». Dans les dernières années de sa vie, devenu président de l'Union française des industries de l'habillement, soucieux de défendre au mieux les intérêts de la profession, il organise, un jour de printemps, une manifestation géante entre la tour Eiffel et le Champ-de-Mars. Des milliers de personnes défilent au rythme des chansons de Charles, diffusées par quarante-huit haut-parleurs géants. Les badauds qui ont croisé le cortège s'en souviennent certainement... Entendre, en de telles circonstances, « Je chante » plutôt que « L'Internationale » n'est pas si fréquent.

*

Ce soir des années 1980, à Besançon, est une fête pour Henri Weil, mais aussi pour les amis de Paris qui

ont fait le déplacement pour l'occasion. Ils sont tous fous d'un Fou chantant qui ne se produit plus sur scène que parcimonieusement. Assister à l'un de ses récitals est un privilège rare ; souper ensuite en sa compagnie un cadeau d'exception. Antoine de Caunes, Jean-Claude Brialy, Cabu et quelques autres, dont votre serviteur, vont vivre cette nuit-là un moment d'anthologie.

*

À la fin du spectacle, dans sa loge, Charles annonce qu'il est fatigué et va se coucher. Il a l'intention de se lever très tôt le lendemain, pour reprendre la route vers le Midi ou vers Paris, il ne sait pas encore. Henri Weil, qui connaît la « mécanique Trenet », fait semblant de ne pas insister. Il devise avec les notables de la ville et du département, qu'il a convaincus de venir assister au spectacle, parfois en leur offrant leur place. L'enthousiasme se lit dans les yeux. Ils ne regrettent pas d'avoir accepté. Ils ont vécu un moment magique qu'ils ne sont pas près d'oublier.

Et ce qui devait se produire se produit. Quelques instants plus tard, Charles, agacé qu'on se détache – même faussement – de lui, lance le plus naturellement du monde qu'il est prêt, qu'il vient chez son ami Henri, mais juste pour boire un verre. Ensuite, c'est juré, il regagnera son hôtel.

Il est à peu près minuit quand il arrive et annonce à la maîtresse de maison qu'il restera quelques minutes, pas plus. Personne n'insiste, bien entendu. Charles avale d'un trait la bière qu'on lui propose, histoire de se rafraîchir. Pris par le bonheur de la conversation et les premiers rires qui fusent, il accepte ensuite une coupe de champagne. Il se dirige enfin vers une

table où l'attend un repas de fête. Le vin blanc, le vin rosé, le vin rouge coulent à flots, et chacun boit les paroles de Charles. En éclatant de rire, il multiplie les anecdotes sur celles et ceux que son fabuleux destin lui a donné le privilège de côtoyer.

— Je ne suis passé à côté de personne d'important dans le siècle, explique-t-il comme à son habitude.

Les histoires incroyables mais vraies s'enchaînent. Il évoque Jean Cocteau, Mistinguett, Max Jacob, Salvador Dalí, Charlie Chaplin, Henri Bergson ou encore Albert Einstein.

— J'ai une mémoire gênante, ajoute-t-il, l'œil coquin, quand il lance une formule au vitriol sur l'un ou l'autre de ces monstres sacrés.

Cette évocation joyeuse des temps passés ne l'empêche pas de vivre dans le présent. Vers 3 heures du matin, constatant que Jean-Claude Brialy, fourmillant de bons mots, est en train de lui voler la vedette, il lui lance, tout simplement :

— Au fait, mon cher Jean-Claude, comment fais-tu pour ta rubrique dans *Madame Figaro*? Tu as des collaborateurs ou tu l'écris seul?

— Je l'écris tout seul, et d'un trait! ajoute fièrement son interlocuteur.

— Ah! oui? réplique Charles sans changer de ton. Et tu la relis ensuite?

— Non.

— Ah!... Eh bien, ça se voit!

La réplique fait mouche, on éclate de rire. Jean-Claude, beau joueur, fait mine de suivre le mouvement. Il s'incline et se tait. Charles, heureux d'avoir reconquis son territoire, se déchaîne. Il dit des poèmes, improvise des débuts de chanson ou des à-peu-près qu'il affectionne. Il allume un cigare en s'exclamant :

— Le cigare, ayant chanté tout l'été, se trouva fort dépourvu quand la cendre fut venue...

Vers 3 h 30, Henri Weil apporte une bouteille de Cointreau, la boisson préférée de son invité d'honneur. Charles l'entame et la finit peu avant 5 heures, en allumant son troisième cigare. Les mots d'esprit fusent. Il continue à faire un malheur auprès des invités, sidérés de ces échanges qui, en dépit de l'heure tardive et de la fatigue, n'ont rien de fumeux. Vers 6 heures, Charles explique à l'un de ses voisins, un professeur de médecine, que pour digérer le Cointreau il n'y a rien de mieux que le whisky. Henri Weil se précipite vers la cave, remonte une bouteille que Trenet terminera à 8 heures, en lançant, presque furieux, à ceux qui quittent la table parce qu'ils doivent aller travailler :

— Vous partez déjà ?

*

Chaque instant de cette soirée reste en ma mémoire. C'était la première fois que j'étais convié à l'un de ces banquets que Pantagruel n'aurait pas reniés. J'ai commencé, cette nuit-là, à percevoir l'homme d'exception au-delà de ses chansons. Cela a renforcé l'admiration que je lui porte depuis mes très jeunes années. Je suis tombé dans le répertoire du poète quand j'étais – déjà – petit. Je me souviens, le jour de mes sept ans, d'avoir entendu pour la première fois « Le Jardin extraordinaire ». Mon entrée dans l'âge dit de raison a été marquée par ce 45 tours à l'étiquette jaune. Au fil des années, je me suis perfectionné en « trenetphilie ». J'ai tout écouté, y compris les paroles dissimulées sur la dernière plage d'un disque découvert dans l'arrière-boutique d'un spécialiste des

vinyles au marché aux puces, ou chez un disquaire de Montréal.

Au début des années 1980, j'ai rencontré l'artiste dans son incroyable maison de La Varenne, où les couleurs les plus détonantes se mêlaient aux fleurs artificielles. Il m'a accordé un rendez-vous de plus de deux heures, pour enregistrer une émission que j'animais alors sur RMC. J'ai découvert non sans surprise qu'il me connaissait déjà, à travers Pierre Dac, qu'il admirait. Il ne me l'a jamais avoué, mais j'ai eu la preuve qu'il avait discrètement aidé mon « maître soixante-trois », à la fin de la guerre, quand « le roi des loufoques » traversait une passe difficile.

Début 1982, je l'ai également interviewé lorsqu'il s'est présenté à l'Académie française, une candidature qui a suscité tant de polémiques. Ce jour-là, j'avais écrit dans *Le Parisien*, où je tenais une chronique quotidienne, un article intitulé « Une fleur bleue chez les habits verts ». À l'heure du bouclage, passant par hasard dans l'atelier de composition qu'on appelait le marbre, je suis tombé sur une faute si énorme qu'elle avait échappé à l'œil pourtant vigilant des correcteurs. Le titre était devenu « Une peur bleue chez les habits verts » ! La « coquille » fut corrigée juste à temps. J'ai raconté cette anecdote à Charles, bien plus tard, à l'occasion de ces mémorables déjeuners auxquels j'ai eu le privilège d'être convié, à l'image de celui de Besançon. J'en frissonnais encore rétrospectivement, mais lui en a beaucoup ri. Comme toujours.